

1. Lorsqu'on parle de Dieu comme de n'importe quel autre sujet de conversation ordinaire, très rapidement la question de la preuve est posée : quelles sont les preuves de l'existence de Dieu ? Je perçois d'ailleurs assez vite que la suite de la discussion prend un ton crispé, voire franchement désagréable, car les fronts se dessinent, les tranchées se creusent et les interlocuteurs campent sur leurs positions rendant tout terrain d'entente impossible. Vous connaissez tous l'arsenal argumentatif qui est déployé en ces instants qui ne brillent pas par leur originalité : l'un se fendra d'un discours sur Dieu contemplé dans les beautés et les mystères de la création qui sont autant de témoignages d'un dessein intelligent ; il enchaînera sur la notion d'un Dieu qui respecte la liberté de ses enfants. Dieu ne veut pas avoir avec l'être humain une relation construite sur une preuve irréfutable, mais sur la parole et la confiance. Dieu ne s'impose pas, mais il fait alliance. Pour préserver notre liberté, Dieu ne se révèle pas dans la preuve, mais dans le signe. Tout cela est fort bien dit et frappé au coin du bon sens, nous y reviendrons. Quasi automatiquement éclate la répartie de l'interlocuteur qui fait appel à toutes les ressources de la raison et de l'esprit critique : quand on voit ce qu'on voit, quand on sait ce qu'on sait, on a bien raison de penser ce qu'on pense. Dieu est une hypothèse dont on peut se passer grâce à l'évolution de la science qui expliquera, grâce à ses progrès forcément continus, l'ensemble de la réalité telle qu'elle se donne à voir. L'effort scientifique de notre modernité, dont on dit qu'elle s'achève, est porté par un goût de l'analyse qui cherche à comprendre la mécanique qui régit le monde ; on décortique, on dissèque, on explique. La démarche, même si on la qualifie souvent de desséchante, a sa noblesse et elle appartient en propre à la dignité de l'être humain qui cherche à maîtriser et à comprendre le monde dans lequel il est comme jeté.

En évoquant les termes mêmes de ces discussions interminables et répétitives, je me prends à ressentir un immense ennui qui me conduit à désertier le champ de bataille. Et cela non seulement parce que ces questions indécidables ne font que brasser des arguments sans cesse rebattus, mais encore parce que le problème n'est pas posé correctement. Je pense à cet extrait d'un petit dialogue que j'emprunte à un écrivain brésilien (Machado De Assis) : « Cher ami, je sais comment les choses se ont passées, et je les rapporte telles quelles. A la rigueur je les explique, à condition que cela ne devienne pas une habitude. Les explications mangent du temps et du papier, retardent l'action et finissent par ennuyer. Le mieux est de lire avec attention. » Oui, il faut apprendre à lire soigneusement. Mais que lire ? Il est une distinction classique dans la philosophie allemande entre la réalité. *Realität*, et le monde réel : *Wirklichkeit*. La réalité englobe le monde réel et lui donne sens. En appliquant cette distinction à notre propos, on peut dire que le rationalisme moderne s'est contenté d'analyser le monde réel, alors que la rationalité ouverte prend en compte la réalité dans sa totalité. Pour le dire autrement, la rationalité n'est pas que technicienne et analytique. Notre temps redécouvre cette dimension-là de la raison qui cherche à comprendre non pas seulement les vagues de surface qui agitent le monde, mais les lames de fond . Qu'est-ce qui structure fondamentalement le monde, qu'est ce qui en constitue la raison interne et dynamique ? Les penseurs les plus créatifs sont d'ailleurs souvent ceux qui savent percevoir, comme flairer ce

qui est en train d'advenir. Et voilà que nous retrouvons un grand théologien protestant, Schleiermacher qui considérait la religion comme « intuition étonnée de l'univers ». Et on retrouve en outre la vieille opposition entre l'explication et la compréhension. L'analyse impose une distance entre le sujet et l'objet. L'intuition, la sensibilité intellectuelle, l'esprit de finesse impliquent au contraire une attention participative du sujet qui s'engage à comprendre les choses de l'intérieur, dans leur mouvement interne et dans leur possible déploiement, auxquels le sujet n'est pas extérieur. Et la question de Dieu se pose précisément en ces termes. Lisons donc attentivement notre texte pour ne pas nous perdre dans une analyse de surface.

2. Le partage surabondant des pains se produit deux fois et représente un tournant essentiel de l'Évangile. Cet épisode fait éclater pour la première fois au grand jour ce qui oppose Jésus aux Pharisiens. Jésus n'hésite pas à dénoncer une manœuvre de ses adversaires qui renferme un poison, une impureté qui pollue tout. Les Pharisiens débattent avec Jésus pour le mettre à l'épreuve, pour le faire succomber à la tentation, à l'image de ce que Satan a entrepris de faire. Jésus est-il de Dieu ou non, il faut faire parler les faits ! Les Pharisiens adoptent l'attitude distancée de l'observateur critique et ils ne sont pas encore satisfaits de ce qu'ils ont vu. Ce qu'il y a de plus clair dans les plans encore probablement mal définis des Pharisiens, c'est qu'ils procèdent d'une intention mauvaise ; ceux qui n'ont pas reconnus la manifestation de Dieu dans les actes de puissance déjà opérés se rendront-ils à un prodige fait sur commande ? Ils aspirent à une preuve extérieure et contraignante qui mette un terme à toute recherche. En ce sens, la preuve dispense d'une compréhension en profondeur qui recherche ce qui se passe derrière le mur des apparences, mais la preuve écarte aussi le risque d'une foi qui s'engage et s'investit. Les Pharisiens observent de loin et attendent d'être convaincus par un fait d'évidence. Rien ne les touche ni ne les émeut.

Jésus ne peut réprimer un soupir fait à la fois de découragement et d'agacement devant une attitude qui ne veut pas lire et décoder les signes qui ont été donnés, mais qui ne le seront plus précisément en raison de cette inaptitude. On ne peut qu'imaginer le sentiment de solitude éprouvé par Jésus qui ne quitte des ennemis aveugles que pour retrouver d'aveugles amis. Il est encore question d'une traversée en bateau, signe d'une nécessité d'aborder de nouveaux rivages. L'évangéliste Marc insiste beaucoup sur la réaction des disciples qui est déconcertante à plus d'un titre. Il est mentionné qu'ils oublient de faire provision de pain, ce qui peut être nécessaire étant donné le voyage sur la rive orientale du lac où les disciples ne sont plus vraiment en terre connue et on risque de débarquer sur une plage qui ouvre sur un véritable désert. La controverse a-t-elle tellement absorbé les esprits ? « Ils n'avaient qu'un pain avec eux dans la barque ». Fait-il y voir le symbole du Christ ou un simple pain oublié dans la barque ? Jésus, pour sa part, leur recommande de prendre garde au levain des Pharisiens et à celui d'Hérode. Sous le « levain » on peut percevoir les tendances mauvaises du cœur de l'homme. Le levain évoque ces notions de corruption et de fermentation qui dénaturent un élément de base. Les Pharisiens et Hérode se répandent en menées tantôt sourdes tantôt violentes contre Jésus et contre le Royaume qu'il inaugure. Ils partagent un intérêt mal orienté vers les signes en vue de percer l'identité de Jésus. Hérode les interprète mal et voit en Jésus Jean-Baptiste, qu'il a fait décapiter, ressuscité. Les Pharisiens entrent dans

une demande de surenchère de signes, alors qu'ils ne recherchent qu'à écarter ce Jésus qui les critique et qui enseigne sans leur agrément. La conséquence fatale, c'est leur association pour comploter la mise à mort de Jésus. Loin de prendre au sérieux cet avertissement et d'en débattre, les disciples poursuivent dans leur propre logique et s'inquiètent de ne pas avoir de pain. Ils raisonnent entre eux, nous dit le texte biblique, ce qui est toujours connoté négativement dans l'Évangile de Marc. Le quiproquo est classique, mais tristement révélateur. Ne s'occupant pas davantage de la leçon qu'a voulu leur donner leur maître, ils s'absorbent dans leur préoccupation d'intendance et dans leur querelle, visant probablement à dégager la responsabilité de cet oubli. Jésus s'étonne de leur discussion, expression à ses yeux, d'une incompréhension fondamentale. Il les poursuit, il les harcèle alors de sept questions successives qu'il clôture par un reproche final. Etant constamment témoins de fait pour le moins étonnants, les disciples ne réfléchissent pas assez pour en pénétrer la portée. Leur cœur est calleux : il a perdu toute sensibilité et il ne vibre plus à aucune émotion. Les disciples sont-ils donc au même point que la foule qui profite des miracles, et qui recherche l'enseignement sans entrer dans l'esprit de la révélation nouvelle. Les disciples n'ont pourtant rien oublié. Il leur manque seulement d'ajouter à la mémoire des faits bruts l'interprétation qui leur en livrerait le sens. Décidément, les disciples ne font pas meilleure figure que ceux du dehors. Ils restent dans leur logique du manque, plutôt que de comprendre la logique de surabondance débordante à laquelle Jésus essaie de les initier. Une surabondance qui profite autant aux juifs qu'aux païens...mais il n'est pas temps de s'arrêter sur les nombres symboliques 12 et 7. Cette avalanche de questions ne parvient pas à sortir les disciples de leur torpeur spirituelle qui résulte de leur crainte de manquer, mais aussi de leur indéfectible bon sens pratique qui ne s'ouvre plus à d'autres dimensions.

3. Poser la question de Dieu aujourd'hui ne doit pas nous conduire à nous triturer les méninges pour échafauder des théories plus ou moins sophistiquées. Le pasteur Wilfred Monod rappelait à l'envi qu'avec l'Évangile, nous sommes sur le terrain des réalités spirituelles et dans le domaine du surnaturel moral. « Si l'Esprit de Dieu dans l'homme n'était point, par définition l'énigmatique puissance qui, sans consulter l'inventaire des stocks ou la liste des provisions, s'affirme créatrice, et nourrit toujours à nouveau cinq mille hommes avec cinq pains, comment le progrès serait-il concevable, comment l'humanité s'élèverait-elle, obstinément, vers quelque cime providentielle ? Le genre humain resterait à la merci des inférieurs et des inaptes...Il n'en est rien ! A l'exercice, les soldats s'alignent sur un chef de file... ». Poser la question de Dieu, c'est avoir l'intuition d'un dynamisme qui lutte contre l'entropie. L'entropie dans les lois de thermodynamique est cette fonction exprimant le principe de déperdition de l'énergie, par l'augmentation du désordre, notamment. Poser la question de Dieu, c'est s'interroger sur la possibilité de faire du réel quelque chose de plus essentiel que ce que les seules apparences promettent et permettent. « Les disciples avaient oublié de prendre des pains et n'en avaient qu'un seul. » Il n'est pas surprenant de trouver les disciples une nouvelle fois embarqués avec Jésus : il n'est pas d'ouverture à une pensée et véritable et globale sans une véritable odyssee du sujet humain. Seule une traversée des évidences nous permet d'accueillir les fulgurances d'une réalité marquée par la surabondance de possibilités nouvelles. Poser la question de Dieu, c'est s'interroger sur sa présence au monde. L'Évangile ne le

voit pas d'abord dans la nature ni dans les miracles qui bouleversent cet ordre. L'Évangile voit Dieu à l'œuvre dans la personne de Jésus, dans sa façon qu'il a de donner sa version, son interprétation de l'humanité. Voilà ce qui va nourrir les foules. Dans l'histoire de l'humanité, Jésus fait partie de ces figures qui suscitent l'inquiétude de tous ceux qui ont intérêt à ce que rien ne change, mais il met en mots et en actes le désir de ceux qui sont affamés d'un monde autre. Jésus expérimente plus librement le monde que tout autre être humain parce qu'il transforme en son existence personnelle l'aspiration des foules affamées en joie réalisable. Vous n'avez que quelques pains, vous n'en avez peut-être plus qu'un au fond de votre barque, qu'importe...tant que vous rencontrez des hommes et des femmes qui se disposent en bon ordre pour faire le choix de la vie plutôt que de l'entropie qui conduit au désordre, au manque et à la mort. Le miracle, le vrai signe de puissance est cette présence perpétuée et nourrissante de Jésus-Christ dans l'âme des vrais disciples. Dans les excès mêmes du Christ Jésus qui inquiètent tant ses interlocuteurs, nous percevons l'esquisse d'un monde qui catalyse notre volonté et nos énergies. La question de Dieu nous ouvre à l'intuition étonnée d'un univers à réorganiser. La question de Dieu est ainsi la question de notre libre participation à ce mouvement de remise en ordre de la réalité, de notre engagement dans une logique de la surabondance et de l'excès qui concrétise nos plus profondes aspirations. Le danger mortel qui nous menace est d'ergoter, de discuter sur l'existence de Dieu et sur notre manque de pain. Le mouvement se prouve en marchant. Et le Christ Jésus nous donne les signes d'une réalité en mouvement. Il vaut la peine de se risquer à passer sur l'autre rive.